

## La pensée d'un homme d'action

JEAN-FRANÇOIS SIMARD ET MAXIME ALLARD (ÉDITÉ PAR), *La révolution coopérative. Un jalon d'histoire de la pensée sociale au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2013, 284 pages

Claude Béland

Volume 8, numéro 3, été 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71915ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Béland, C. (2014). Compte rendu de [La pensée d'un homme d'action / JEAN-FRANÇOIS SIMARD ET MAXIME ALLARD (ÉDITÉ PAR), *La révolution coopérative. Un jalon d'histoire de la pensée sociale au Québec*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2013, 284 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 8(3), 7-7.

Tous droits réservés © Ligue d'action nationale, 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

## LA PENSÉE D'UN HOMME D'ACTION

Claude Béland

Président du Mouvement Desjardins de 1987 à 2000

JEAN-FRANÇOIS SIMARD ET  
MAXIME ALLARD (ÉDITÉ PAR)

### LA RÉVOLUTION COOPÉRATIVE. UN JALON D'HISTOIRE DE LA PENSÉE SOCIALE AU QUÉBEC

Québec, Les Presses de l'Université  
Laval, 2013, 284 pages

Deux chercheurs de l'Université Laval présentent et commentent dans une nouvelle publication les notes de cours sur la philosophie coopérative telles que conçues par le professeur émérite et fondateur de l'École des Sciences sociales de l'Université Laval, le père Georges-Henri Lévesque, de 1938 à 1940 et telles que conservées dans ses archives. Il s'agit des notes de dix cours – 200 pages – telles qu'elles ont été écrites et rassemblées par ces deux chercheurs malgré la limite, comme ils le disent eux-mêmes, que cela implique au niveau de la clarté du texte. Le style est celui du langage parlé. Les annonces des parties divisant la série de cours ne sont pas toujours suivies avec rigueur, les calculs présentés ne sont pas toujours exacts et la syntaxe de certaines phrases est parfois déficiente. On pourrait s'en inquiéter, mais à mon avis, cette authenticité est heureuse. Elle nous révèle le père Lévesque tel qu'il était et accentue l'importance historique de ces notes. Par la franchise du langage et la générosité de l'enseignement, par une vision associationniste des populations et par la création de l'École des sciences sociales, économiques et politiques, le père Lévesque ouvrait un jalon nouveau de l'histoire sociale du Québec, ce qu'annonce d'ailleurs la page couverture de cet essai, en sous-titre de l'annonce d'une Révolution coopérative.

Oui, il s'agissait d'une révolution. Alors que les maisons d'enseignement, y compris les universités, ignorent l'enseignement des spécificités des coopératives, le père Lévesque crée à l'Université Laval une nouvelle école dont l'une des principales préoccupations dans l'élaboration de son programme est de centrer son enseignement économique-social sur les principes de la coopération. Une révolution enrichie par le souci de la mobilisation des connaissances. Il remplace l'École des sciences sociales déjà existante par une École des sciences sociales, politiques et économiques, soucieux de former non pas des gestionnaires d'entreprises instruits uniquement à la maximisation de la production, de la consommation et des profits au profit des actionnaires ou des propriétaires d'entreprises, mais plutôt des gestionnaires préoccupés par une organisation sociale qui

tienne compte des finalités de la vie et se préoccupe du bien commun.

Voilà une première révolution. Elle en emporte une deuxième. En présentant son école, le père Lévesque rappelle que :

les expériences déjà réalisées et, grâce à ses principes intrinsèques, la formule coopérative ne se présente-t-elle pas actuellement comme la plus apte à nous tirer des décombres d'un capitalisme vicié comme à nous préserver des pseudo-réformes d'un socialisme révolutionnaire? Ramener la prospérité dans les classes populaires, distribuer équitablement les bénéfices, substituer à l'âpreté de la concurrence effrénée la bienveillance de la collaboration, concilier les intérêts personnels les légitimes intérêts avec les nécessaires exigences du bien commun, stimuler chez nos compatriotes le sens de la responsabilité individuelle, apprendre à nos gens la puissance de la solidarité et faire d'eux les propres agents de leur libération économique, les entraîner à l'union, à la justice et à la charité: autant de bienfaits que nous pouvons, que nous devons demander au coopératisme.

**Par la franchise du langage et la  
générosité de l'enseignement,  
par une vision associationniste  
des populations et par la création  
de l'École des sciences sociales,  
économiques et politiques, le père  
Lévesque ouvrait un jalon nouveau de  
l'histoire sociale du Québec.**

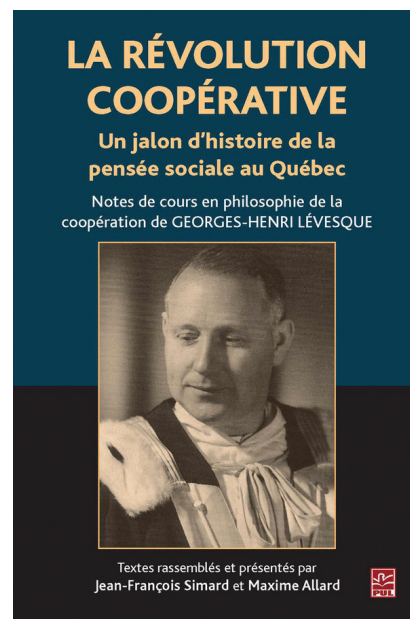
Cette école refuse de se réfugier dans le seul enseignement du savoir-faire. Elle propose aussi de mettre l'accent sur le savoir-être. Elle propose – en termes d'aujourd'hui – d'enseigner les valeurs civiles de la société de l'avenir et de former des coopérateurs. Le père Lévesque avait compris qu'on ne pouvait créer des démocraties sans démocrates ni de coopératives sans coopérateurs.

Voilà certes une deuxième révolution. Suivie d'une troisième. Celle de présenter les coopératives comme étant les entreprises d'un système socioéconomique (le coopératisme) protégeant les populations des excès du capitalisme. Il écrit :

D'après les expériences déjà réalisées et grâce à ses principes intrinsèques, la formule coopérative ne se présente-t-elle pas comme la plus apte à nous tirer des décombres d'un capitalisme vicié comme à nous préserver des pseudo-réformes d'un socialisme révolutionnaire?

Ce militantisme universitaire était certes révolutionnaire!

Au point de susciter certains débats entre universitaires. À l'Université de Montréal, le



professeur émérite François Albert Angers était d'avis que les coopératives n'étaient que des entreprises qui se révélaient sous la forme d'une action vécue, réglée par des hommes pratiques désireux de régler les problèmes du jour. À son avis, il s'agissait d'initiatives locales et diverses et non pas d'un système. En conséquence, il n'y avait pas lieu d'utiliser le mot coopératisme. À ce sujet il écrit :

Il y a une distinction fondamentale dans le vocabulaire entre les mots en *ion* et les mots en *isme*. Les premiers sont les mots d'action qui désignent une réalité spontanément de la vie; tandis que les seconds sont des désignations de systèmes, généralement conçus par des penseurs pour ensuite être appliqués à la réalité, au besoin pour la transformer.

Or, les textes de ses cours démontrent clairement que le père Lévesque se situait dans le camp des gens d'action qui ne désirent pas simplement régler les problèmes du jour, mais qui veulent transformer la société. Pas étonnant alors qu'il ait décidé de créer le Conseil supérieur de la coopération. Constatant une certaine carence d'homogénéité dans l'enseignement et de collaboration entre les différents secteurs, il décide de créer une superstructure qui constituerait un lieu de rencontre, un instrument d'harmonisation et d'éclairage mutuel, en même temps qu'un moteur capable de stimuler les coopératives et de les inciter à de nouvelles créations<sup>1</sup>.

Pour ceux qui cherchent des pistes de solutions aux inquiétudes et indignations généralisées du monde contemporain, cet ouvrage de Jean-François Simard et Maxime Allard mérite lecture et référence. Ce jalon de l'histoire du Québec et ces révolutions de la coopération ont mené à la grande Révolution tranquille. Ce rappel historique nous permet de croire en la possibilité d'un éventuel retour aux valeurs humaines de liberté, d'égalité et de fraternité pourvu que le monde de l'éducation – et les médias – se convainquent de l'importance d'une éducation au savoir-être continue et à une efficace mobilisation des connaissances. ❖

<sup>1</sup> Georges Henri Lévesque, *Souvenances*, tome 1, Éditions La Presse, 1983, p. 331.